

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Nous étudions l'histoire pour ne pas oublier. Nous étudions l'histoire pour connaître notre passé, mais aussi pour nous connaître nous-même: d'où nous venons et nous avons la capacité de choisir, d'agir différemment en évitant de commettre les mêmes erreurs que nous avons pu faire auparavant. Nous apprenons à vivre dans ce monde de manière pacifique. Nous étudions l'histoire depuis petits et pourtant il y a encore tellement de choses que nous ne connaissons pas. Souvent des petits détails ne sont pas expliqués à l'école, car nous ne pouvons pas apprendre l'histoire en quelques années.

Parlons par exemple de la Première guerre Mondiale. Nous savons tous que lorsqu'on parle de la guerre, on parle de risquer sa vie, de douleurs et de morts. Mais est ce que tout le monde sait que les soldats dormaient les uns contre les autres pour se réchauffer, qu'ils faisaient leurs besoins là où ils pouvaient, qu'il ne pouvaient se doucher que à l'arrière?

Les soldats ont dû faire face à de grandes difficultés dans les tranchées. Et beaucoup d'écrits l'ont démontré, notamment ceux de Paolo Caccia Dominiononi. L'homme de qui nous parlons, n'est pas un personnage commun.

Il est né le 14 Mai 1896 et a vécu aux côtés de son père, qui était diplomate en France, en Autriche-Hongrie, en Tunisie et en Égypte.

Caccia était un homme d'une grande intelligence, ayant des facilités dans tous les domaines: il parlait quatre langues.

Il fut avant tout un grand soldat. Lorsque la première guerre mondiale éclata, il s'engagea comme volontaire dans l'armée Reggio Emilia.

Après quelque temps, il suit une formation à Turin de novembre 1915 à mars 1916. Après avoir montré ses capacités, il passe de simple soldat à lieutenant. Puis en mai 1917, après avoir été blessé, il gagne une médaille de bronze pour le renforcement de l'Isonzo, sur le canal Isonzo.

Par la suite, sous sa propre demande, il a est transféré dans la section lance-flamme où il opère en première ligne sur le Carso, en août 1917. Il est alors blessé une seconde fois.

Après la retraite de Caporetto, Caccia est transféré en deuxième ligne dans la vallée du Brenta, où il apprend le décès de son frère. Après le deuil, en 1918, il est transféré en Lybie, aux alentours de Tripoli. C'est là-bas qu'il apprend la victoire inattendue, le 4 novembre 1918.

Après avoir attrapé par la grippe espagnole, il est rapatrié en 1919, puis congédié l'année suivante.

Il se trouve que Caccia a également des dons artistiques. Il a été ingénieur, architecte et artiste. Il a laissé son empreinte dans des constructions diverses: monuments, rues, mines, résidences. Il a réalisé près de 300 projets en Italie et à l'étranger, dans quatre continents. Il a réalisé des milliers de dessins, de croquis et d'aquarelles. Il a

également écrit huit livres, principalement centrés sur ses propres expériences militaires, comme “Diario di guerra” (Journal de Guerre).

“ (...) La pluie ne cesse de faire remonter du sol les mauvaises odeurs d'urine; et à certains endroits, on est contraints à se traîner par terre, mettant les mains sur toutes sortes de choses, peut être sur une partie du corps d'un soldat décomposé. ” -dit Dominioni.

“ (...) Les hommes ont après tout réparé un mur de pierres haut d'une empan et ils restent derrière, sur le dos ou étendus sur le ventre. Les hanches sont protégées par des traverses perpendiculaires, hautes comme le muret. Se déplacer de jour, une folie: et l'échange ne peut se faire que la nuit”.

“Tranchée! Abominable carnage de putréfaction, que la terre se refuse d'absorber, que l'air incandescent ne réussit pas à dissoudre. La puanteur de cadavre nous l'avalons avec le café, avec le pain, avec le bouillon”. - il continue encore.

Les chaussures se raidissaient et devenaient comme du bois, procurant des douleurs aux soldats, ou bien ils devaient subir des congélations, des engelures, à cause du froid sur le Carso. Ces deux des problèmes faisaient partis des difficultés quotidiennes qui caractérisaient la vie d'un soldat.

Comme l'a clairement écrit Dominioni dans son journal, le sol sur lequel ils passaient leurs jours, était putride, couvert d'urine et de cadavres, des choses tellement répugnantes.

Mais tout cela perdait de son importance quand l'unique pensée était de rester en vie. Ils avaient seulement un misérable muret pour se protéger, et d'une façon ou d'une autre ils s'en contentaient.

Ils s'étendaient sur le dos, et devaient faire face aux visages de leurs camarades, de leurs frères morts laissés au sol, dans la tranchée “putride et abominable”, comme la décrit Dominioni.

Ils vivaient dans des conditions précaires, il n'y avaient pas de matelas, de dortoirs, ils dormaient à même le sol, recroquevillés les uns contre les autres pour se réchauffer, comme des animaux.

On peut alors penser au terme de “carnage”, que l'auteur utilise afin de décrire cet endroit surréaliste. Les morts privés de jambes ou de bras, récupérés à quelques mètres du corps, défigurés, difformes et rouges; recouvert de son sang et de celui des autres, le soldat est à présent méconnaissable. Il est désespéré, enragé, fou, il devient comme une bête, un animal. Il est épuisé et disposé à tout pour survivre. Disposé à se rendre à l'ennemi, à faire semblant d'être fou ou malade, à s'infliger des blessures, pour éviter le gouffre de la mort. Les hommes se tiraient une balle dans le pied ou dans la main, puis il y avait des cas plus graves: certains se brûlaient, se causaient des blessures aux oreilles et aux yeux, d'autres encore prenaient des médicaments pour se provoquer des allergies. Et certains avaient recours à la maladie mentale. C'est alors que les contrôles médicaux augmentèrent.

“La maladie mentale représentait une forme de fuite, c'était l'extrême refuge pour les

soldats qui n'avaient pas d'autres moyens pour échapper à l'inexorable mécanisme de la guerre, aux arbitres et aux vexations des supérieurs et au danger de vie.” Antonio Gibelli la décrivait ainsi dans son oeuvre “La grande guerra degli italiani” (La grande guerre des Italiens).

Un autre grand problème de la guerre était la cuisine. Comme l'on pensait que la guerre durerait peu, il s'est avéré que les rations étaient insuffisantes. “café, pain et bouillon”, cela est décrit comme un repas typique de Dominion.

La pénurie de nourriture était due au choix de cuisiner les repas à l'arrière et de traverser les tranchées pour arriver à destination. Parfois les rations n'arrivaient pas jusqu'aux mains des soldats, à cause d'un obus qui touchait l'homme chargé de les porter. Et une fois arrivées, le bouillon était froid et la viande ou le pain étaient durs comme des pierres.

Un soldat avait le droit à 600 grammes de pain, 100 grammes de viande et de pâtes, un peu de vin, et du café. Souvent ils recevaient à peine un demi litre d'eau par jours. Parfois les doses augmentaient avant une attaque. Les soldats recevaient de la liqueur, du chocolat ou bien des cigarettes, pour motiver les troupes.

La religion était très importante pour les soldats italiens: ils étaient terrorisés, seuls, loin de leur familles, ils combattaient chaque jour, frottant la mort, la regardant sur les visages de leurs frères. Croire en quelque chose était réconfortant. Croire en quelque chose de plus grand et de plus puissant qu'eux, était une forme d'espérance. Et cet espoir les maintenait en vie. Dans les tranchées, des chapelains militaires distribuaient des petites cartes, des livres de prières, des images ou bien des allégories. Les plus récitées étaient les paroles de paix de Benoit XV et l'image la plus répandue était celle de Marie, la reine de la Paix.

Il y a encore beaucoup de choses dont on pourrait parler en ce qui concerne la Première Guerre mondiale, mais nous pouvons considérer les exemples que nous avons démontré précédemment comme un échantillon, qui compléterait les livres des écoles.